

QUE PEUVENT FAIRE LES HOMMES DES SAVOIRS SITUÉS FÉMINISTES ?

[Yeun Lagadeuc-Ygouf](#)

Éditions Antipodes | « [Nouvelles Questions Féministes](#) »

2022/2 Vol. 41 | pages 63 à 68

ISSN 0248-4951

DOI 10.3917/nqf.412.0063

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2022-2-page-63.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Antipodes.

© Éditions Antipodes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Que peuvent faire les hommes des savoirs situés féministes ?¹

Yeun Lagadeuc-Ygouf

[On] a l'air de penser que le patriarcat ne produit qu'un seul type de situations, et que les autres situations seraient en dehors de ce système, comme les homosexuels, et que d'autres seraient dans des marges. Mais le système est un ensemble, il comprend toutes ces situations typiques et il comprend ce qu'on appelle aussi les marges.²

J'ai découvert le travail de Christine Delphy à 25 ans, au milieu des années 1990, en lisant des exemplaires usés de *Questions Féministes*. Au fil des ans, nos chemins se sont croisés à plusieurs reprises à des conférences, des colloques : Rennes (2001), Barcelone (peut-être en 2009), Lausanne (2012) ; grâce à Gloria Casas Vila pour ces deux dernières rencontres. Aujourd'hui, une amitié complice nous lie, faite de rendez-vous Skype, de trop rares rencontres et, l'été dernier, de joyeuses virées en voiture.

Je vais ici simplement présenter l'utilité pour les hommes de lire cette théoricienne et activiste de grande endurance, bien que ses propres objectifs n'aient jamais été de convaincre les membres du groupe oppresseur dont je suis. Après tout, elle travaille pour « [son] peuple »³.

Mon intérêt pour ses travaux s'inscrit dans une recherche de compréhension du réel, dans une démarche à la fois personnelle et militante. Car, suite aux interpellations d'amies féministes anarcho-punks concernant mes propres contradictions, j'ai eu à travailler mon sexisme et à toujours devoir le faire. À ce titre, les écrits de Christine Delphy – et les numéros de *NQF* que j'attendais avec impatience – m'ont été salutaires et demeurent aujourd'hui des plus inspirants. Dès 1977, dans son article « Nos amis et

1. Merci pour leur relecture aux membres de *NQF*, à Coco G. et Isabelle Pineau – alias Pommette Bretonne selon Christine Delphy.

2. Christine Delphy (1981). In Journées « Elles voient rouge », *Féminisme et marxisme*. Paris : Tierce, p. 107. Tous les passages suivants entre guillemets sont des citations tirées des textes de Christine Delphy.

3. Interview de Christine Delphy (2015), dans le film de Florence Tissot et Sylvie Tissot, *Je ne suis pas féministe, mais...* Paris : Les mots sont importants.

nous» ([1977] 1998), elle invitait les hommes à revoir leur militantisme face au féminisme : «C'est une autre pratique qui répond ; celle de certains hommes qui, au lieu de nous donner des conseils, travaillent sur eux, sur leurs problèmes sexistes ; qui au lieu de nous interpeller, s'interrogent, au lieu de nous guider, cherchent leur voie.» Il y a ici tout un programme dont j'ai eu à me saisir ; contre toute attente. Car après tout, à court terme, le féminisme matérialiste est contraire à mes intérêts objectifs, à ceux des hommes : sa finalité est l'abolition d'un régime social séculaire dont *nous bénéficions*, et dans lequel les individualités n'existent que sous tutelle du genre, du patriarcat, de l'oppression des femmes – des « aspects d'un même phénomène » (2001).

J'ai vu ses travaux gagner en popularité après la publication des deux tomes de *L'ennemi principal*. Après *Sexe, race et pratique du pouvoir* de Colette Guillaumin et *L'anatomie politique* de Nicole-Claude Mathieu, une nouvelle génération d'activistes découvrait le féminisme matérialiste dont Christine Delphy est l'initiatrice et l'une des représentantes majeures, un féminisme dénué de tout naturalisme, différentialisme et idéalisme. J'ai dévoré ces deux tomes, époustoufflé par ses démonstrations, empli de réponses et de nouveaux questionnements. J'y ai perdu mon innocence. Je réalisais que mes approches libertaires étaient ô combien insuffisantes, idéalistes, plus proches de l'antisexisme – où les hommes sont victimes du patriarcat à égalité avec les femmes – que du féminisme.

La lecture matérialiste de la sociologue et militante, avec le conflit de classes et castes de sexe, montre que les questions soulevées sur la sexualité, le travail domestique ou les inégalités salariales m'incluent moi et l'ensemble des hommes, et révèlent notre place spécifique dans la hiérarchie. Ses dévoilements du réel ne peuvent que nous interpeller. Ils m'ont fait comprendre comment l'«altérisation» systémique des femmes a construit en nous des «personnalités dominantes» (2008) : imbues d'elles-mêmes, dont l'étendue des privilèges est un puits sans fond bien gardé, et dont les spasmes d'empathie ne s'actionnent qu'au moment où des hommes et les propriétés des hommes sont en péril. Nous sommes les porteurs d'une culture antiféministe et misogyne.

À l'heure où une certaine confusion règne autour du concept de genre et qu'il est pour certains supposé reposer sur des choix individuels, ou une simple perception de soi, Christine Delphy clarifie le réel : le patriarcat est aussi un «système cognitif qui sépare l'humanité en deux groupes totalement distincts, totalement étanches, exclusifs l'un de l'autre et totalement hiérarchisés» ([1996] 2008). Sa critique du système révèle la tâche titanesque à laquelle s'attèlent les féministes matérialistes : la destruction d'un système dont tout être né avec un pénis bénéficie, quand bien même il n'y travaille pas et le déplore (déplorer n'est pas assez). Et c'est pourquoi le rapport du féminisme au genre n'est pas un jeu de performance individuelle des

genres – masculin ou féminin. C'est un système d'oppression qui implique et soumet des vies réelles ; qui repose sur l'exploitation, les violences et les viols des femmes. Ces dernières y sont réduites comme peau de chagrin, en bonnes à tout faire, en objets sexuels et faire-valoir pour nous satisfaire ; les femmes nous sont utiles pour nous percevoir avec une valeur propre, une consistance propre, une différence supérieure : les dominants chérissent le différentialisme.

Par ailleurs, même l'homme des marges avec ses particularités si attachantes – l'introverti, le p'tit chou, le paria-punk ou le proféministe – profite de ce système social, qui domine à la fois *les individus* et *chaque interaction*. Sans les apports du féminisme matérialiste, tout homme jouera de réflexes conditionnés et insistera pour garder sa constitution intacte, afin de continuer à jouir de ce qu'il est et de ce qu'il en obtient : une attention, des soins, une valorisation déplacée, ou du sexe. Intégrer le féminisme matérialiste impose pour les hommes de refuser cet état de fait, impose de ne pas participer aux multiples concerts masculins, impose en définitive de *refuser d'être un homme*. C'est ce vers quoi les analyses de Christine Delphy m'ont amené, avec tous les tâtonnements, tiraillements et questionnements internes que cela implique : je me découvre cliché ambulant, je fais partie du système, puis-je m'en extraire ? Affirmer mes écarts d'avec le machisme ambiant est-il politiquement utile aux féministes ? Puis-je agir contre le patriarcat ? Avec quel garde-fou et quels points de vigilance ? Etc.

Refuser d'être un homme ne consiste pas, comme j'ai pu l'entendre à la sortie de l'ouvrage du même nom par John Stoltenberg (2013) – que Christine Delphy a accueilli dans sa collection chez Syllepse – à s'orienter vers un « devenir une femme ». Un tel raisonnement vient surtout illustrer la force du dogme du genre dans lequel la pensée est empêtrée et dont, d'ailleurs, la sociologue cherche à extraire chacune et chacun. Le changement attendu va au-delà d'une réponse et d'un aménagement individuel, ou d'un décalage vestimentaire ou cosmétique ; le changement attendu excède celui du courant transactiviste dans lequel certains transgenres – loin de représenter l'ensemble des transsexuels·les⁴ – s'y postulent en « femmes à pénis » ou bien parlent désormais de « pénis féminin ». Autant de formules que nombre de féministes assimilent à une novlangue libérale digne du roman d'Orwell.

Cette novlangue autour des rapports sociaux de sexe, nourrie d'idéalisme et de pseudo-complexification, se développe aussi autour de nouvelles auto-identifications dont des hommes se saisissent par diverses formules : *non-binaire*, *gender-fluid*, *transgenre*, etc. Pourtant, si le féminisme de Christine Delphy permet à coup sûr aux hommes de remettre en question

4. Les distinctions lexicales que j'utilise sont importantes et ne minimisent en rien les agressions physiques et sexuelles inadmissibles subies par ces personnes.

réellement et concrètement leur position et leurs pratiques d'oppression des femmes, ces diverses auto-identifications n'en sont pas un gage ; elles consolident au contraire une autosatisfaction masculine déjà bien-portante quant aux rapports femmes/hommes, et facilitent la reconduction de violences. Aucun adjectif, aucune auto-identification ne peut, ne doit minimiser ou masquer cette réalité de notre position particulière d'homme. Ces nouvelles auto-identifications permettent de prétendre être hors du système d'oppression, ou à ses marges, sans même avoir travaillé, grâce aux apports du féminisme, l'étendue du système incarné dans nos corps et reproduit par nos comportements. C'est en définitive l'un des meilleurs moyens pour ne pas avoir à le faire : les agressions et menaces de féministes par des transgenres, des non-binaires-et-alliés, viennent tragiquement l'attester ; de même que l'insistance de transgenres féminins néophytes à s'introduire dans les espaces non mixtes lesbiens, féministes ou simplement féminins.

Par ailleurs, derrière cette inflation d'auto-identifications par des hommes, qui vient justement masquer les rapports sociaux de sexe, on peut voir le renouvellement d'un des pouvoirs masculins séculaires énumérés par Andrea Dworkin ; à savoir le pouvoir de nommer⁵, de se nommer, sans égard quant aux conditions matérielles d'apprentissage et d'existence. Car nous possédons, en tant que garçon puis homme, le « marqueur » ([1991] 2001) pénis qui dit, depuis l'enfance, une socialisation sexuée intériorisée, des pouvoirs qui nous sont indûment conférés, et des pratiques oppressives acquises qui reproduisent le système. L'idée d'en sortir en nous postulant dans un ailleurs de ressenti personnel par l'auto-identification – stratégie déjà utilisée en 1978 par François Coupry dans son livre *Je suis lesbien* – est un leurre et une résistance au féminisme. Pour avoir l'intention d'en sortir, nous avons à accepter d'être nommés pour ce que nous sommes ; à savoir les dominants dans l'antagonisme des sexes. C'est à partir de ce constat – être les dominants – que nous pourrions et devons agir. Sans quoi notre socialisation masculine, primaire, qui postule un ego supérieur aux femmes, continuera d'être le filtre et la base de nos manières d'être au monde, et nous continuerons de tomber dans ce que certains nomment des manques de conscience, des écueils ; doux euphémismes qu'a décortiqués Christine Delphy dans « Nos amis et nous ».

Sauf à vouloir participer à la reproduction du système, il nous faut agir contre ce que nous sommes, mais aussi contre ce qui crée et consolide ce que nous sommes : les institutions, l'éducation, le système judiciaire, notre sens commun ou nos propres intérêts immédiats. C'est en ce sens que j'ai pu participer à diverses mobilisations ou initiatives – mixtes ou non ; avec pour principe de base de rendre des comptes aux féministes radicales afin de respecter l'autonomie du mouvement – c'est dans tous les cas ainsi que je

5. Andrea Dworkin (2017). *Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas*, Paris/Montréal : Syllepse/Remue-ménage, p. 101.

travaille mon quotidien et surtout les traductions pour la collective Tradfem que Christine relaye régulièrement sur son propre blog.

Entre autres, l'apport du féminisme matérialiste est de constater qu'« on ne peut pas considérer chaque groupe séparément l'un de l'autre, puisqu'ils sont unis par un rapport de domination » (1998) ; les catégories homme/femme ou masculine/féminine n'existent que par ce rapport de domination et leur donne du *sens*. Aussi, les proféministes ne doivent pas s'en tenir à une critique de la « masculinité toxique », toujours bien loin de nous. L'engagement attendu va au-delà. Et, soit dit en passant, l'expression « masculinité toxique » dans le cadre du féminisme matérialiste est soit un pléonasme, soit en attente d'un verbe : la masculinité *est* toxique. Tout comme *sont* toxiques les tentatives des hommes de rechercher, réformer ou défendre le masculin en soi. Pour les hommes soucieux de justice et d'égalité, nous avons plutôt à nous opposer à ce type de pièges. Et, pour cela, les analyses ravageuses de Christine Delphy sont tout bonnement incontournables. Elles nous poussent à détruire le chœur masculin qui résonne en nous et autour de nous, à détruire cette connivence masculine qui fait corps au détriment des femmes. Nous avons alors à sortir de ces personnalités dominantes que nous *savons* problématiques et à œuvrer contre la partition hiérarchique bipolaire des êtres humains, en simples alliés/auxiliaires des féministes, tout en assumant pleinement la part de responsabilité de ce choix politique.

Après des années de réflexion, de lecture, mes échanges avec Christine Delphy m'ont incité à sortir de ma prudence – stérile – quant aux actualités féministes. Elle m'a incité à assumer la part de risques et de coûts à prendre aussi dans les différentes batailles contre le pouvoir masculin, par exemple à l'égard du système prostitutionnel ou du transactivisme.

Et, alors que le service de soins où j'exerce redevient par vagues successives un secteur-Covid, Christine a été un soutien constant par sa présence et ses interrogations dans nos moments Skype. Dans les semaines les plus critiques, je transmettais régulièrement ses encouragements à mes collègues infirmières et aides-soignantes.

Christine, avec ton évitement du jargonage lexical ou syntaxique, avec ton déroulé de pensée à la logique implacable, tu m'as fait gagner un temps précieux ; non seulement face à mes pratiques de dominant, mais aussi face aux urgences féministes en cours. Je ne te remercierai jamais assez de tout ton travail, ton courage, ta détermination et ta ténacité face à l'adversité, ton humour et ton ironie cinglante ; aussi de ta confiance chaleureuse à mon égard. Tu me pousse à une exigence de sérieux, à mesurer l'ensemble de nos privilèges d'hommes, à travailler contre eux. Tu m'aiguilles pour éviter les écueils des supposés alliés ; écueils qui, en définitive, ne sont que des formes de résistance à la justice et à l'égalité. Tu m'intimes une cohérence – jamais aboutie tant que le système perdurera. Et tu me presses de parler ou d'agir

« à partir »⁶ de ma position (sociale) d'homme et sur elle ; tu m'enjoins donc de travailler et d'interpeller les hommes. Aussi : Messieurs, apprenons des féministes matérialistes ; à partir de notre place, lisons l'œuvre de Christine Delphy – ainsi que l'ensemble des ouvrages qu'elle a généreusement contribué à populariser ou faire naître.

6. Christine Delphy (2013). « Avant-propos ». In John Stoltenberg, *Refuser d'être un homme – pour en finir avec la virilité*. Paris/Montréal : Syllepse/M-éditeur.